

Théâtre Royal des Galeries

SAISON 2023/2024

Les Palmes de M. Schutz

de Jean-Noël Fenwick

Marie Curie	Audrey D’Hulstère
Pierre Curie	Alexis Goslain
Gustave Bémont dit Bichro	Frédéric Nyssen
Georgette	Catherine Decrolier
Rodolphe Schutz	Benoît Van Dorslaer
Recteur de Clausat	Marc De Roy
Mise en scène	Cécile Florin
Costumes	Béatrice Guillaume
Assistant	Hugo Gonzalez
Lumières	Laurent Comiant
Décor sonore	Laurent Beumier

Du 13 mars au 7 avril 2024

Du mardi au samedi à 20h15, les dimanches à 15h.

Au Théâtre Royal des Galeries

32, Galerie du Roi - 1000 Bruxelles

Location : 02 / 512 04 07 - de 11h à 18h du mardi au samedi.

Contact : Fabrice Gardin – 02/513 39 60 – 0476 52 50 46 – fabrice.gardin@trg.be

Une comédie drôle et intelligente de Jean-Noël Fenwick dans laquelle Pierre et Marie Curie vont découvrir successivement la radioactivité, le radium et ... l'amour.

En cette fin du 19ème siècle, Pierre Curie coule des jours paisibles et studieux dans son laboratoire de l'Ecole de Physique et Chimie de Paris, en compagnie de son collègue Gustave Bémont. Mais le directeur de l'école, M. Schutz, obsédé par les honneurs, essaye, par tous les moyens, de lui extorquer des communiqués destinés à obtenir les prestigieuses Palmes Académiques.

Dernière trouvaille de Schutz pour doper le rendement du laboratoire : une étudiante polonaise du nom de Marie Sklodowska, que Pierre Curie est bien obligé d'accepter. De ce chercheur timide, intègre et réservé, Marie n'en fera qu'une bouchée.

Avant même de réaliser ce qui lui arrive, Pierre voit son laboratoire transformé en cuisine où mijotent des plats slaves, où se fabrique de la dynamite destinée aux résistants polonais et où macère une vodka aux vertus explosives.

Ces quelques facéties passées, Pierre découvre chez Marie de grandes aptitudes scientifiques aussi nécessaires pour satisfaire aux exigences de Schutz que pour relever le défi le plus hardi que la science dresse devant eux.

Une comédie irrésistible, tendre et scientifique.

Faire de la découverte du radium le sujet d'une pièce de théâtre, qui plus est d'une comédie, semblait a priori un pari insensé. Quatre Molières en 1990, plus de 1 000 représentations, la pièce adaptée dans 21 pays dont la Chine et le Japon connaît toujours le même succès à chacune de ses reprises.

Un couple de légende

par Jean-Noël Fenwick

L'envie d'écrire une pièce sur la découverte du radium par Pierre et Marie Curie me taraudait depuis des années. Je m'empresse de dire que je ne suis spécialiste ni de physique-chimie ni d'histoire des sciences mais simplement lecteur frénétique d'ouvrages de vulgarisation traitant, entre autres, de ces sujets. Rien ne me paraît en effet plus émouvant ni plus stimulant pour l'imagination que la saga du Big Bang, la complexification de la matière, le détail du processus d'évolution qui, des particules élémentaires à l'Homo sapiens, accompagne l'éparpillement dans le cosmos de ce qui fut, il y a quinze milliards d'années, infiniment simple, chaud et concentré.

Par ailleurs le couple Curie est un cas unique. Au-delà de leur inestimable contribution scientifique, Pierre et Marie constituent le seul exemple, dans l'histoire de l'humanité, d'un homme et d'une femme ayant gravi, main dans la main, à égalité, la pyramide du génie.

Paix aux cendres du couple Péron, d'Antoine et Cléopâtre, le ménage Curie reste inégalé. Cet amour exemplaire m'a paru irrésistible.

Que le résultat de cette fascination pour la Science et pour ce couple de légende soit une comédie n'est pas le fruit du hasard ou d'une perversion mais une intention délibérée. Je suis choqué de constater que nous conservons de ces deux amoureux de la vie une image triste, celle de morts-vivants austères et ascétiques « inventant » la radioactivité dans l'atmosphère toxique et confinée d'un hangar à l'écart du monde.

Rien n'est plus faux. D'abord parce qu'ils ne sont pas morts irradiés. Pierre a disparu accidentellement en 1906 victime de sa seule distraction et Marie en 1934, à l'âge de soixante-sept ans, soit trente-six ans après avoir commencé à manipuler des substances radioactives. Que ces manipulations aient été préjudiciables à leur santé, certes. Mais fatales, non. Ensuite parce que l'un et l'autre étaient des êtres de chair et de sang. Ils avaient pêle-mêle du génie, de l'enthousiasme, de l'humour, des enfants, des ennuis et des bicyclettes. Ils ont fréquenté les théâtres, la danseuse Loïe Fuller est venue chez eux, boulevard Kellerman, faire la démonstration de ses talents d'effeuilleuse allumée. Ils ont participé à des scènes de spiritisme. Pierre n'aimait rien tant que paresser dans l'herbe à observer le ballet des grenouilles et Marie, dans sa correspondance, se souvient avec émotion des fêtes de son enfance, des mazurkas effrénées et des fous rires irrévérencieux.

De même, laisser penser que la frénésie de leurs recherches ne devait rien à la compétition internationale ni à la pression hiérarchique n'est pas leur rendre hommage mais les trahir en les situant hors du temps, hors de l'humain.

Tenter de rendre plus proche, plus explicite, la nature du combat scientifique qui fut le leur m'a paru un défi intéressant à relever. Prendre le contre-pied des idées reçues qui faussent leur souvenir m'a semblé salutaire.

Je ne cherche bien évidemment pas à faire croire que les époux Curie ont existé tels qu'ils apparaissent dans cette pièce. Ils n'ont jamais eu, ni aucun des protagonistes, cette dimension burlesque. Mais le cadre historique général auquel il est fait référence est authentique. Les péripéties humoristiques qui entourent leurs travaux sont – est-il besoin de le dire – totalement inventées mais les faits scientifiques fondamentaux sont exacts.

Entretien avec Cécile Florin

Pouvez-vous faire un court résumé de ce que traite la pièce ?

Les Palmes de Monsieur Schutz raconte l'histoire romancée de la rencontre entre Pierre et Marie Curie. C'est une comédie qui retrace la découverte du radium.

Comment avez-vous abordé votre première mise en scène ?

Lorsqu'on m'a proposé de mettre en scène cette pièce, je la connaissais déjà, l'ayant vue il y a quelques années, et elle m'avait laissé un bon souvenir. Cependant, c'est une première pour moi dans ce rôle de metteuse en scène. Mon parcours aux Galeries a débuté en 1989 en tant que comédienne. Je ressens une certaine appréhension à l'idée de prendre en charge la mise en scène pour la première fois dans cette grande institution. Pour ce projet, j'ai rassemblé une équipe d'excellents comédiens que j'apprécie et que je connais bien. L'idée était de former une équipe solide, car c'est cette équipe qui, unie, donnera vie au projet et s'efforcera de raconter cette histoire de manière aussi fidèle que possible.

Quelle a été la difficulté de monter un spectacle autour de Pierre et Marie Curie, deux personnages historiques dans un univers scientifique ?

La principale difficulté liée à la création d'un spectacle autour de deux figures historiques évoluant dans le domaine scientifique, réside justement dans la complexité de la science elle-même. Ni moi ni aucun membre de l'équipe ne sommes des scientifiques ou des chimistes. Ainsi, nous avons dû entreprendre des recherches approfondies pour comprendre et identifier les instruments scientifiques, comprendre leur fonctionnement, et assimiler les notions scientifiques.

Comment avez-vous abordé le personnage de Marie Curie ? Quels aspects de sa personnalité avez-vous cherché à mettre en avant ?

L'interprétation du personnage de Marie Curie a été pour nous une exploration fascinante de sa personnalité remarquable. Ce que j'apprécie particulièrement chez elle, c'est sa force et son caractère bien trempé en tant que femme. Pour mieux cerner son essence, j'ai approfondi mes recherches sur elle et sur sa perspective de vie. Originnaire de Pologne, elle a dû faire face aux restrictions imposées aux femmes à son époque, notamment l'interdiction d'accéder à l'enseignement supérieur. Malgré cela, elle s'est révélée être une femme têtue et déterminée, non pas dans une obstination vaine, mais dans une quête constante d'apprentissage et

d'amélioration. Elle avait une soif insatiable de connaissances et un désir profond de contribuer au progrès du monde. Sa philanthropie intellectuelle était un trait qui l'a rapprochée de Pierre. Ils partageaient la même vision altruiste de la science, aspirant à apporter des améliorations significatives. Pour moi, cette représentation d'une femme forte, décidée, qui trouve sa place et œuvre pour le bien commun, transmet un message puissant, particulièrement inspirant pour toutes les femmes.

Quel a été l'enjeu pour vous en tant que femme de mettre en scène le personnage historique féminin de Marie Curie ?

Mon enjeu principal a été de restituer fidèlement cette femme déterminée, résiliente, qui ne recule devant aucun obstacle. De sa Pologne natale à son installation en France, Marie Curie a dû surmonter de nombreux défis pour se faire une place, s'imposer dans un monde largement dominé par les hommes. Lorsque je discutais avec Audrey D'Hulstère, la comédienne incarnant Marie Curie, je soulignais l'importance de ne pas s'excuser d'être présente, de ne pas s'excuser de prendre sa juste place. Il me semble que c'est une difficulté que les femmes peuvent encore rencontrer, celle de parfois s'excuser d'occuper un espace. Cette pièce nous permet de combattre cette difficulté.

Selon vous, la pièce résonne-t-elle encore avec des préoccupations contemporaines ?

Selon moi, la pièce résonne indéniablement avec des préoccupations contemporaines, notamment en ce qui concerne le rôle et l'impact de la science dans notre société actuelle. La science offre des perspectives extraordinaires, que ce soit pour soigner, aider ou améliorer notre quotidien. Cependant, elle détient également le potentiel de destruction, de guerre et de contrôle. Le danger réside dans l'utilisation qui en est faite. Des esprits brillants peuvent découvrir des solutions miracles pour de nombreux maux, mais si ces découvertes sont détournées par des intentions malveillantes, elles peuvent se transformer en armes redoutables.

Cette préoccupation contemporaine s'entrelace avec une autre problématique actuelle, celle de la place des femmes dans le domaine scientifique et dans le monde en général. À l'instar de Marie Curie, qui a dû surmonter des obstacles importants pour s'imposer dans un univers dominé par les hommes, les femmes d'aujourd'hui continuent de se battre pour une reconnaissance équitable et une participation active dans tous les secteurs de la société. Ainsi, la pièce offre une réflexion riche sur ces enjeux contemporains qui demeurent d'une grande pertinence.

Qui sont Marie et Pierre Curie ?

Avant la rencontre : parcours croisés (1859-1894)

Des époux Curie, Pierre est le plus âgé. C'est en 1859 qu'il voit le jour, dans une famille française particulièrement soucieuse de l'éducation de ses enfants. Le petit garçon ne fréquente pourtant pas l'école, car ses parents prennent eux-mêmes en charge l'éducation de leur fils. Son père, Eugène Curie, est en mesure de lui assurer une solide instruction scientifique : il a lui-même, un temps, envisagé de consacrer sa vie à la science, avant d'y renoncer pour devenir médecin. Le jeune Pierre ne suit pas plus de deux heures de leçons par jour, et le reste de la journée est consacré à d'autres activités, comme la promenade, la lecture ou les jeux qui, selon ses parents, participent tout autant à la construction de l'enfant. Il obtient le baccalauréat à seize ans et entre alors à l'université, qui lui délivre deux ans plus tard une licence de physique. En 1877, à tout juste dix-huit ans. Pierre Curie est un étudiant brillant, bien décidé à se lancer dans la carrière de chercheur et à faire progresser la science.

Marie naît à Varsovie, en Pologne, le 7 novembre 1867 : elle s'appelle alors Manya Sklodowska. Comme celui de Pierre, son milieu familial est particulièrement sensible à l'éducation : son père est professeur de mathématique et de physique, tandis que sa mère dirige une école de jeunes filles fort réputée.

Pourtant, sa famille connaît une situation financière difficile. Varsovie est alors sous la domination de l'Empire russe, et l'occupant éloigne des postes importants les Polonais qui pourraient contester son autorité. Le père de Marie perd son emploi de sous-directeur de lycée et se voit contraint d'accepter un poste de surveillant de pensionnat, moins prestigieux et moins bien rémunéré. A ces difficultés matérielles s'ajoute la maladie qui frappe la famille de Marie à plusieurs reprises : sa mère souffre de la tuberculose, et deux de ses sœurs sont atteintes par le typhus, qui emporte l'une d'entre elles. Ces épreuves n'empêchent pas la jeune fille de réussir de brillantes études.

A la mort de sa mère, en 1878, elle semble se réfugier dans le travail et la lecture, et devient pensionnaire d'un lycée réputé. Tout comme son futur époux, elle n'a que seize ans quand elle obtient son diplôme de fin d'études secondaires (1883), équivalent au baccalauréat. Elle reçoit à cette occasion une médaille d'or qui récompense l'excellence de son parcours scolaire – gratification prestigieuse, mais habituelle dans sa famille : c'est la troisième fois qu'un des enfants de la fratrie se voit attribuer cet honneur.

Alors que Marie vient d'achever le lycée, Pierre est déjà un scientifique reconnu. En 1882, avec l'aide de son frère Jacques, il a fait une découverte scientifique majeure : en menant des expériences sur des cristaux, les frères Curie ont démontré que certains d'entre eux, comme le quartz, dégagent de l'électricité quand ils sont soumis à une pression mécanique. Ils nomment ce phénomène la piézoélectricité. A la suite de cette découverte, Pierre Curie est engagé à l'école de physique et chimie industrielle de Paris, où il mène ses recherches tout en transmettant ses connaissances aux étudiants. Il y poursuit ses expériences, et énonce le principe de symétrie dans les phénomènes physiques, aujourd'hui encore connu sous le nom de « loi de Curie ». En Pologne, le parcours de Marie est plus difficile. L'université n'est pas ouverte aux femmes, et la jeune fille doit inventer son propre parcours de formation. Elle participe ainsi aux cours dispensés par une institution clandestine polonaise, « l'Unité volante » mais Marie et sa sœur Bronya ont de l'ambition : elles sont bien décidées à partir étudier à Paris, à l'université de la Sorbonne. Elles concluent un pacte : Marie travaillera en Pologne pour financer les études de Bronya à Paris, et une fois que celle-ci aura une situation stable, elle financera à son tour les études de sa sœur, qui la rejoindra dans la capitale française.

Marie reste donc à Varsovie, où elle travaille comme répétitrice. Elle réalise à cette époque ses premières expériences, avec l'aide de son cousin, Jozef Boguski, qui l'accueille dans le musée de l'Industrie et de l'Agriculture qu'il vient de fonder. En 1891, à l'âge de vingt-quatre ans, elle rejoint Bronya à Paris. Elle loge dans une chambre de bonne, ne possède paraît-il qu'une seule robe, mais qu'importe ? elle fait partie des vingt-trois étudiantes inscrites à la faculté de sciences cette année-là ! Elle y obtient en 1893 un diplôme de physique, puis, l'année suivante, une licence de mathématiques. Elle est alors recrutée au laboratoire du professeur Lippman.

La rencontre et la découverte du radium (1894-1906)

En 1894, Gabriel Lippman aide Marie à obtenir une bourse : la jeune scientifique se voit chargée d'une étude sur les propriétés magnétiques de différents types d'acier. Pour mener à bien ce travail, elle se lance dans la quête d'un laboratoire où elle pourrait poursuivre ses recherches en collaboration avec un chercheur aguerri, apte à la guider dans ses expériences. Un ami de la famille a alors l'idée de lui présenter Pierre Curie. Les deux chercheurs tombent rapidement amoureux. Le 26 juillet 1895, ils se marient, et Manya Sktodowska prend le nom de Marie Curie.

Les jeunes mariés s'installent dans un appartement à Paris. Deux ans plus tard, en 1897, naît leur premier enfant, une petite fille prénommée Irène. Marie Curie ne cesse pourtant pas

de travailler. Tandis que Pierre présente sa thèse, elle prépare le concours de l'agrégation de physique, auquel elle est classée première. Puis elle se lance à son tour dans la préparation d'une thèse, étape nécessaire à une carrière scientifique. Ses travaux s'inscrivent alors dans la lignée d'une découverte très récente d'Henri Becquerel qui, en 1896, s'était rendu compte que l'uranium produisait des rayons invisibles et pénétrants, capables de noircir une plaque photographique, même enveloppée dans du papier noir. Grâce au matériel inventé par Pierre, en particulier l'électromètre à quartz piézoélectrique, qui lui permet de mesurer des tensions de très faible intensité. Marie entreprend d'expliquer ce phénomène. Sa démarche expérimentale consiste à tester systématiquement tous les échantillons de minerais du laboratoire, pour vérifier si l'uranium est la seule substance à émettre ces mystérieux rayons. Au bout de quelques mois, elle met en évidence la présence dans la pechblende – minéral contenant un fort taux d'uranium – d'autres éléments qui émettent des rayons, encore plus forts que ceux produits par l'uranium, et propose d'appeler ce phénomène la « radioactivité ». Pierre abandonne ses propres recherches pour participer aux expériences de son épouse. Ensemble, avec l'aide du chimiste Gustave Bémont, ils démontrent l'existence d'un élément 400 fois plus actif que l'uranium, qu'ils baptisent « polonium » (en l'honneur de la terre natale de Marie), puis d'une substance 900 fois plus active : ils la nomment « radium » (du latin radius, « rayon »). Dès qu'ils publient les premiers résultats de leurs recherches, à la fin de l'année 1898 – seulement huit mois après que Marie a entrepris ses premières investigations –, leur découverte est reconnue par leurs pairs comme une avancée majeure pour la science.

Des années de recherche sont ensuite nécessaires pour purifier ces éléments et les analyser. Ce travail ne se fait pas sans mal : menant leurs expériences sans aide pendant deux ans, les Curie doivent se contenter, en guise de laboratoire, d'un local mal aménagé, mal protégé contre la pluie et le froid, et dépourvu de système d'évacuation des gaz dangereux, ce qui les oblige parfois à travailler... dans la cour de l'immeuble ! De plus, ces expériences coûtent cher, le prix des minerais étant très élevé – et il faut dix tonnes de pechblende pour isoler un seul gramme de radium ! Les Curie ne se découragent pas, développent des collaborations avec l'industrie afin de s'approvisionner en minerais, et travaillent sans relâche. Les médecins perçoivent vite combien la découverte du radium est prometteuse pour guérir une maladie jusqu'alors incurable, le cancer.

Dès 1901 apparaissent les prémices de la « curiethérapie », qui consiste à guérir une tumeur grâce à une source d'énergie radioactive placée à proximité.

En 1900, Marie Curie obtient un poste de professeure à l'Ecole normale supérieure de jeunes filles de Sèvres. En 1903, elle soutient sa thèse sur les substances radioactives. C'est alors la première femme à obtenir un doctorat de physique.

Sa thèse est immédiatement traduite dans plusieurs langues la même année, la commission du prix Nobel, qui récompense les personnes « ayant apporté le plus grand bénéfice à l'humanité », envisage de distinguer la découverte de la radioactivité.

La France propose alors à la commission les noms de Pierre Curie... et d'Henri Becquerel ! L'intervention d'un membre de l'Académie suédoise qui attribue le prix sera nécessaire pour que Marie ne soit pas oubliée : le prix Nobel de physique est finalement donné conjointement à Henri Becquerel et aux époux Curie. Marie et Pierre acquièrent une popularité inédite pour des scientifiques, et deviennent des vedettes du monde de la science, « poursuivis par des photographes et des journalistes de tous les pays du monde », d'après Pierre Curie lui-même. Dès lors, leurs conditions matérielles s'améliorent, et la progression de leur carrière s'accélère : Pierre est nommé professeur à la Sorbonne en 1904, puis est élu membre de l'Académie des sciences. Il ne profitera pourtant pas longtemps de sa soudaine notoriété et des perspectives de travail qu'elle lui offre : le 17 avril 1906, à l'âge de quarante-sept ans, il meurt accidentellement, laissant derrière lui Marie, Irène, et la petite Eve, née deux ans plus tôt.

La longue carrière de Marie Curie (1906-1934)

La carrière de Marie Curie est loin de s'arrêter à la mort de son époux. Le poste qu'occupait Pierre à la Sorbonne lui est attribué : Marie devient ainsi la première femme admise comme enseignante à la faculté des sciences, où elle enseignera la radioactivité pendant dix-huit ans. Elle continuera bien entendu à mener ses recherches scientifiques, avec succès. En 1911, elle obtient – fait inédit – un deuxième prix Nobel, de chimie cette fois. Pourtant, son parcours est semé d'embûches, et elle se heurte à des obstacles que n'avait pas rencontrés Pierre. Elle est la cible d'une campagne de dénigrement, et on lui reproche d'avoir une liaison avec un collègue marié, Paul Langevin : l'affaire fait grand bruit et risque de lui coûter l'attribution de son second prix Nobel. Malgré la reconnaissance internationale de son travail sur la radioactivité, elle ne parvient pas à se faire élire à l'Académie des sciences. Pourtant, Marie Curie refuse de se mettre à l'écart du monde scientifique. Elle mobilise au contraire toute l'énergie qui la caractérise à faire aboutir une bataille lancée par Pierre lors des dernières années de sa vie : la création d'un vaste laboratoire qui puisse rassembler les meilleurs scientifiques et leur permettre de mener leurs recherches dans de bonnes conditions.

En 1912, débute la construction de l'institut du radium destiné à développer l'étude de la radioactivité. Deux ans plus tard éclate la Première Guerre mondiale. Les travaux du laboratoire se concentrent alors sur la médecine de guerre. Marie Curie se mobilise personnellement, et conçoit des camionnettes munies d'un appareil à rayon X, appelées les « petites Curie ».

Ces postes de radiologie mobiles, qui permettent de localiser les éclats d'obus dans le corps des soldats blessés, circulent sur le front, d'hôpital en hôpital. Après la guerre, malgré des difficultés financières rencontrées dans les années 1920, l'institut du radium se développe, et accueille de nouveaux chercheurs et chercheuses : Marie Curie se trouve alors à la tête du plus grand laboratoire de recherche français. Elle obtient également la création de la fondation Curie, dédiée au traitement du cancer. Parallèlement à son travail de recherche, elle s'engage avec énergie pour la reconnaissance d'une véritable profession de chercheur scientifique, et d'une recherche publique financée par l'Etat.

Les usages commerciaux du radium échappent quant à eux à la chercheuse : cette substance mystérieuse, qui émet une lumière étrangement bleutée, fascine le grand public... et les publicitaires ! Jusque dans les années 1930 sont régulièrement mis sur le marché et vantés pour leurs vertus sur la santé des produits à base de radium : aliments pour animaux, crèmes de beauté, produits miracles en tout genre... Pourtant, le radium, quand il est utilisé sans précaution, est dangereux. Marie Curie elle-même prend part, dès le milieu des années 1920, à des commissions d'expertise et à des campagnes de prévention afin de réduire les risques liés aux radiations.

En 1934, elle meurt d'une leucémie, maladie pour laquelle sa longue exposition aux rayons radioactifs avait créé un terrain favorable.

En 1995, les cendres de Marie et Pierre Curie sont transférées au Panthéon. Marie Curie est la première femme à y être enterrée pour ses mérites propres.

Les Palmes de M. Schutz, la pièce

L'auteur

Jean-Noël Fenwick est né en 1950. Après avoir suivi des études de lettres, il a toujours vécu de sa plume, mettant ses talents d'écrivain au service du journalisme ou de la publicité, avant de se lancer, à la fin des années 1970, dans l'écriture de pièces de café-théâtre et de scénarii pour la télévision et le cinéma.

En 1989, la création au théâtre des Mathurins des 'Palmes de M. Schutz' constitue un tournant dans sa carrière : la pièce est un triomphe public et critique. Elle remporte des prix – dont quatre Molière en 1990, et le prix du Jeune Théâtre en 1993 – et reste à l'affiche du théâtre des Mathurins six années consécutives.

Très vite, elle est montée dans de nombreux pays après avoir été traduite en plusieurs langues.

Pour Jean-Noël Fenwick, l'idée d'écrire une pièce sur la découverte du radium est née d'un double intérêt. Le premier est celui qu'il éprouve pour les sciences en général : c'est un grand lecteur d'ouvrages de vulgarisation scientifique. Il se lance ainsi dans l'écriture de la pièce avec la certitude que l'aventure que constitue une découverte scientifique majeure est un sujet apte à captiver le spectateur et à susciter des émotions fortes.

L'autre passion qui l'anime est celle qu'il nourrit envers le couple Curie lui-même, qui constitue, selon lui, « le seul exemple, dans l'histoire de l'humanité, d'un homme et d'une femme ayant gravi, main dans la main, à égalité de mérite, la pyramide du génie.

De la réalité à la fiction

En écrivant 'Les Palmes de M. Schutz', Jean-Noël Fenwick fait le choix de se concentrer sur une période précise de la vie des Curie : celle qui mène de leur rencontre à la découverte du radium. Bien qu'il se soit solidement documenté pour écrire sa pièce, il s'autorise bien sûr quelques libertés avec la réalité historique et scientifique. Il choisit ainsi de condenser le récit sur deux actes, qui constituent chacun un épisode de l'aventure scientifique et sentimentale des Curie, se déroulant sur quelques semaines, dans un lieu unique : le laboratoire de l'école de physique et de chimie industrielle. Le premier acte, situé en 1894, relate la rencontre des Curie, et la découverte de la propriété qu'à l'uranium d'émettre de mystérieux rayons, capables de noircir à distance des plaques photographiques – c'est la radioactivité. Le second acte se déroule « quatre ans plus tard » : les Curie, désormais célèbres et parents d'une petite fille, voient les résultats de leurs recherches mis en cause par le communiqué d'une équipe de

scientifiques anglais. Ils reprennent leurs expériences, travaillent d'arrache-pied pour parvenir à analyser les différents composants de la pechblende, et découvrent enfin, cachée parmi ce qu'ils considéraient jusqu'alors comme des « impuretés », une substance beaucoup plus radioactive que l'uranium : le radium. Quelques semaines – et quelques scènes – plus tard, ils parviennent à isoler un gramme de cette substance, et la pièce se clôt sur le couple admirant, la nuit, l'éclat bleuté de cette « Lumière du Futur ».

L'auteur, on le voit, bouscule la chronologie, attribue aux Curie le mérite de la découverte d'Henri Becquerel, et condense sur quelques semaines un travail de plusieurs années. Pour cela, il invente une intrigue secondaire qui donne précisément son titre à la pièce. Le laboratoire est dirigé par un certain M. Schutz : dans le premier acte, c'est dans son impatience d'obtenir enfin les palmes académiques qu'un collègue légèrement plus jeune se vante d'avoir eues, qu'il fixe à Pierre Curie et à son collègue Gustave Bémont -surnommé « Bichro » - un délai d'un mois pour publier un communiqué faisant état d'une découverte scientifique majeure. En outre, il leur impose une nouvelle collègue, une jeune étudiante fraîchement arrivée de Pologne, Marie Sloktowska. Tout cela en arborant cet argument édifiant : « L'état vous paie pour trouver, pas pour chercher » !

Quatre ans plus tard, c'est lui qui leur apporte le communiqué qui met en question les résultats de leurs expériences et qui les pousse à mener leurs recherches au plus vite...afin d'obtenir le fauteuil d'académicien qui vient de se libérer ! Et lorsque, furieux de l'accueil peu chaleureux réservé par Marie au recteur qui risque de mettre en péril la promotion tant attendue, il pose une nouvelle fois un ultimatum aux Curie, il transforme l'intrigue en véritable course contre la montre...

Schutz, comme presque tous les personnages de la pièce, a réellement existé, et bien qu'il n'eût pas le rôle que lui attribue Jean-Noël Fenwick, il fut bien, un temps, le directeur de l'Ecole de physique et chimie industrielle où travaillèrent les Curie.

Ainsi, dans la création de ses personnages, le dramaturge mêle habilement la réalité et la fiction. Les intrigues secondaires, parfois parfaitement fantaisistes, soulignent des aspects de la personnalité des protagonistes importants aux yeux de Fenwick.

Certes, Marie Curie ne confectionna pas une bombe qui faillit tuer Sadi Carnot, mais elle prit réellement fait de cause pour la nation polonaise. Certes, les reproches adressés par Pierre Curie à son collègue Gustave Bémont sont le fruit de l'imagination du dialoguiste, mais ils soulignent l'intégrité du physicien, dont témoignent, outre sa carrière, de nombreux discours et lettres authentiques.

Le couple Curie, héros de la pièce, est accompagné d'une série de personnages secondaires, comme Gustave Bémont ou le professeur Schutz. S'ils permettent de mettre en valeur certains aspects de la personnalité des personnages principaux, ils sont cependant loin d'être de simples faire-valoir. En premier lieu parce qu'ils possèdent une forte puissance comique, mais aussi parce qu'ils sont traités, tout comme les deux héros, de manière plus nuancée qu'il n'y paraît. Gustave Bémont apparaît tout d'abord comme un scientifique peu rigoureux – un « jean-foutre », comme l'affirme Pierre Curie dans un moment de colère -, plus soucieux de l'argent que lui rapporteront les brevets déposés en son nom que des recherches collectives du laboratoire. Mais la scène où il se dispute avec Pierre, et où il insiste sur ses origines sociales modestes, qui justifient à ses yeux son besoin d'afficher sa nouvelle richesse, donne de la profondeur au personnage. Il en va de même de Georgette, qui, tout ignorante qu'elle est, joue un rôle crucial dans la découverte de ses employeurs.

Le choix de la comédie

Le choix de faire des Curie les protagonistes d'une comédie, si étonnant qu'il puisse paraître, est revendiqué par Jean-Noël Fenwick comme une manière de rendre justice à ces grands scientifiques en prenant le contre-pied de l'image traditionnelle de savants austères, sacrifiant leur vie au travail, cloîtrés dans leur laboratoire comme dans une tour d'ivoire, comme le veut le cliché. « La légende officielle, affirme-t-il, au lieu de les sublimer, de les situer hors du temps, de l'humain, leur a moins rendu hommage qu'elle ne les a trahis. Ce sont nos Einstein, mais comme ils ne tiraient la langue à aucun photographe, peu d'ouvrages montrent leur humour. Que faire pour lutter contre une légende d'austérité et de sacrifice, que faire pour corriger une image assombrie, si ce n'est l'éclaircir par la comédie ? »

Pour « corriger » et « éclaircir » l'image des Curie, le dramaturge entreprend tout d'abord de les arracher au lieu « hors du temps » de la légende, pour les situer dans leur époque, celle des dernières années du XIXe siècle. C'était alors le temps de la IIIe République, de l'affaire Dreyfus qui divisait la France en deux camps, des luttes politiques qui conduisirent à l'assassinat du président de la République Sadi Carnot en 1894. Mais c'est aussi l'époque des cabarets populaires où l'on se presse pour applaudir le chansonnier Aristide Bruant et les danseuses de french cancan, des scènes de spectacles où le Tout-Paris vient admirer la mystérieuse et fascinante danseuse américaine Loïe Fuller... autant de références évoquées çà et là au cours des dialogues des 'Palmes de M. Schutz'.

Au théâtre, c'est l'âge d'or du vaudeville, l'époque où triomphent Feydeau et Courteline, créateurs de ces joyeux spectacles aux dialogues vifs, dans lesquels les péripéties se succèdent sur un rythme effréné et où les coups de théâtre abondent.

Jean-Noël Fenwick s'approprie certains procédés qui firent le succès du genre. On retrouve dans sa comédie des dialogues percutants et enlevés, dans lesquels les personnages de Bichro, Georgette ou Marie Curie elle-même emploient une savoureuse langue argotique ; des gêneurs dont il faut se débarrasser par la ruse – le recteur d'académie de Clausat ; des rebondissements à foison, par lesquels Jean-Noël Fenwick a astucieusement enrichi une intrigue dont le spectateur connaît pourtant déjà la fin : la découverte du radium et l'obtention du prix Nobel par le couple ; et aussi une légère visée satirique à travers les personnages du professeur Schutz ou du recteur d'académie, obsédés par les honneurs et par l'utilité – et la rentabilité – des recherches scientifiques des Curies. Le spectateur (ou le lecteur) attentif, en se rappelant que la pièce fut créée en 1989, perçoit aussi, dans la tradition des procédés comiques du vaudeville, des clins d'œil à l'actualité, comme lorsque Marie Curie, à Pierre qui lui demande « Comment dit-on « l'union fait la force » en polonais ? », répond « Solidarnosc ! », référence à la fédération de syndicats polonaise qui, dans les années 1980, contribua à lutter contre le régime soviétique en Pologne. Enfin, bien sûr, comme il se doit dans une comédie, tout se termine bien !

Jean-Noël Fenwick ne se contente pas de reprendre les procédés comiques qui ont fait leurs preuves. 'Les Palmes de M. Schutz' se situent également dans la tradition de ces pièces de théâtre qui dépassent le cadre étroit de la comédie en alternant des moments purement comiques et d'autres plus émouvants. Marie Curie vulgarise le problème scientifique auquel elle est confrontée pour le rendre accessible à sa bonne, et celle-ci nous fait rire en confondant la pechblende et la pêche blette. Cette explication lui permet de découvrir le radium, et nous partageons l'émotion intense de Marie et Pierre Curie face à cette découverte capitale. La pièce suscite ainsi des émotions diverses chez le spectateur, de manière quasi simultanée. Le mélange des registres permet également, au-delà du simple divertissement, de soulever des problèmes de société : à travers l'aventure scientifique et amoureuse de Pierre et Marie Curie, le dramaturge pose en filigrane la question de la place des femmes dans la communauté scientifique, mais aussi celle de la place de la science dans nos sociétés. Tout en s'inscrivant dans une tradition comique qu'il renouvelle, il pose des questions de son temps – et du nôtre, qui découvrons ou redécouvrons sa pièce.

Du théâtre au cinéma

En 1996, 'Les Palmes de M. Schutz' est adapté au cinéma dans un film réalisé par Claude Pinoteau. Jean-Noël Fenwick participe à l'écriture du scénario et des dialogues. Trois vedettes y incarnent les personnages principaux : Isabelle Huppert joue Marie Curie, Charles Berling est Pierre Curie, et Philippe Noiret interprète le professeur Schutz. Il s'agit moins d'une transposition à l'écran que d'une véritable adaptation : une partie des dialogues est conservée, mais l'intrigue, surtout dans sa seconde partie, est modifiée, et certaines scènes sont supprimées, tandis que d'autres sont ajoutées.

Le film, grâce aux moyens du cinéma, va plus loin que la pièce dans la reconstitution historique de la vie des Curie. Un important travail sur les décors, les costumes, les coiffures et le son permet de reconstituer l'époque de manière très réaliste.

Claude Pinoteau, qui a souligné à plusieurs reprises la dimension documentaire de son film de fiction, n'hésite pas à parler à son propos de « cinéma-vérité ». Quand cela était possible, il a tourné dans les lieux réels, et la salle de classe de Pierre, par exemple, est vraiment celle où enseigna le physicien à l'Ecole de physique et de chimie industrielle de Paris. Le laboratoire des Curie fut quant à lui monté en studio, mais il fut reconstitué de la manière la plus exacte possible. Un grand soin fut en outre apporté au matériel scientifique, et Claude Pinoteau affirme que l'électromètre à quartz piézoélectrique de Pierre, qu'on voit dans le film, fut reconstitué de manière si exacte qu'on aurait pu réellement le faire fonctionner ! C'est ce souci d'authenticité qui a poussé également les scénaristes à modifier légèrement les étapes de l'histoire écrite à l'origine pour le théâtre : ainsi, le film s'ouvre sur des reconstitutions d'authentiques expériences menées sur la phosphorescence, qui n'apparaissent pas dans la pièce.

Le film insère dans la trame originelle des épisodes, parfois évoqués dans la pièce de Fenwick, mais que les spectateurs ne voient pas sur scène : c'est le cas du mariage des Curie, par exemple, ou de leur voyage de noces. Là encore, les scénaristes et le réalisateur ne se sont pas laissés aller au gré de leur imagination, mais se sont appuyés sur des documents et des témoignages historiques. Ainsi, la plupart des scènes qui représentent l'intimité du couple Curie, comme la demande en mariage de Pierre, ou leurs jeux avec une grenouille lors d'une étape de leur voyage de noces, transposent à l'écran des passages de la biographie qu'Eve Curie consacra à sa mère, intitulée Madame Curie.